

RIGIDITÉ ET SOUPLESSE DE L'ORDRE DE L'INTERACTION

CHEZ ERVING GOFFMAN

Céline Bonicco (Paris I-Fondation Thiers)

Erving Goffman, sociologue d'origine canadienne (1922-1982), étudia dans le prestigieux département de sociologie de l'Université de Chicago avant d'enseigner à Berkeley et à l'Université de Pennsylvanie¹. Au cours de sa scolarité, au gré des différents enseignements qu'il suivit, Goffman recueillit l'héritage du père fondateur de l'École de Chicago, Robert Ezra Park². Ce dernier dans les années 20 avait fait entrer dans le champ de la sociologie américaine un nouvel objet d'étude : les interactions entre individus, c'est-à-dire les rencontres banales comme le fait de se saluer, de se croiser sur un trottoir ou encore de s'excuser après avoir bousculé quelqu'un. L'usage du terme générique d'interaction pour désigner ce phénomène visait à rendre compte de son unité.

Goffman ne cessa tout au long de son œuvre d'explorer ce domaine de l'infiniment petit, de s'attarder sur ces miettes de la vie sociale en en révélant la logique : non seulement les interactions sont des objets authentiquement sociaux, mais en outre, elles constituent un ordre. Malgré la diversité des perspectives employées, il ne s'est jamais intéressé qu'à ce seul et unique objet, *l'ordre de l'interaction*. La persistance de cette expression dans son œuvre témoigne de la constance de sa préoccupation et de la cohérence de ses recherches. « L'ordre de l'interaction » : tel est *déjà* le titre de la conclusion de sa thèse de doctorat soutenue en 1953³, tel est *encore* le titre de sa dernière intervention écrite en 1982⁴.

La microsociologie de Goffman apparaît comme une tentative pour penser la *régularité* de l'action sociale sans la confondre avec la *reproduction*. La difficulté consiste alors à comprendre comment l'interaction, c'est-à-dire l'unité sociale qui résulte de la rencontre physique de deux individus, peut être *socialement normée* tout en

¹ Pour une bibliographie de Goffman, cf. la présentation de Y. Winkin, « Erving Goffman : portrait du sociologue en jeune homme », in Erving Goffman, *Les moments et leurs hommes*, Paris, Minuit, 1988, p. 13-92.

² Journaliste fait-diversier jusqu'en 1898, Robert Ezra Park a suivi les cours de sociologie de Simmel en Allemagne et a soutenu en 1904 sa thèse, *Masse und Publikum : eine methodologische und soziologische Untersuchung*, menée sous la direction de Windelband. Enseignant au département de sociologie de Chicago, il écrit avec Burgess en 1921 un manuel de référence, *Introduction to the Science of Sociology*, qui constitue le socle conceptuel de l'École de Chicago et le cadre général de l'enseignement que reçoivent les enseignants dans les décennies suivantes.

³ Erving Goffman, *Communication Conduct in an Island Community. A Dissertation submitted to the Faculty of the Division of the Social Science in Candidacy for the Degree of Doctor of Philosophy*, Université de Chicago, Département de sociologie, 1953, thèse de doctorat non publiée.

⁴ Erving Goffman, « L'ordre de l'interaction », in *Les moments et leurs hommes*, op. cit., p. 186-230.

étant une authentique *action*. Les membres participants de l'interaction sont en effet des agents et non des patients. Or, une présentation sommaire de l'ordre de l'interaction goffmanien pourrait laisser croire que cet ordre s'identifie à la morne répétition du même, assurée par une obéissance mécanique. Il est présenté par Goffman comme une strate sociale autonome⁵, comme une réalité *sui generis* régie par une syntaxe, celle du *face-work* (travail de figuration). Dans toute interaction, les participants doivent établir et sauver une face. La face se définit comme une « image de soi délinéée selon certains attributs sociaux approuvés »⁶. C'est donc l'individu valorisé socialement pour autant qu'il incarne dans son comportement les règles sociales exigées par la situation. Chaque fois que nous rencontrons quelqu'un, notre comportement est subordonné à une exigence : satisfaire ses attentes sur le comportement normal dans la situation. Mais si nous nous efforçons dans chaque situation d'interaction de satisfaire les règles sociales en vigueur, l'ordre de l'interaction n'est-il pas alors l'ordre du *conformisme automatique* ? Où y a-t-il action ? Il semblerait que toute situation implique toujours le même comportement et que les attentes des individus engagés dans telle ou telle situation soient immuables. Une structure stable serait constitutive d'un certain type de situation et déterminerait de manière normative les attentes des participants, de telle sorte que chacun se sentirait *toujours* obligé d'y répondre de la même manière.

Il s'agit ici de lever une telle équivoque en montrant que si l'ordre de l'interaction est incontestablement l'un des ressorts de la stabilité et de la cohésion sociale, il constitue également l'un des moteurs possibles du changement institutionnel qui s'actualise et ne peut s'actualiser qu'à travers l'action des participants. En agissant dans *l'activité interprétative* des participants à l'interaction, le social *peut* se transformer, même s'il ne le fait pas toujours. Reste que c'est bel et bien dans la mesure où l'interaction est inséparable d'une activité, où l'automatisme est toujours exclu, y compris dans l'obéissance conformiste, que la sociologie de Goffman ne s'identifie en aucun cas à une sociologie de la reproduction.

Montrer que la sociologie de Goffman est une authentique sociologie de l'action revêt un double enjeu. La mise en évidence de l'activité interprétative permet de brouiller les frontières entre *individuel et social*, mais également entre *mental et physique*. Si l'interprétation a pour siège l'individu, elle le déborde en procédant d'une logique sociale : l'interaction est plus et autre qu'une action intersubjective. Si l'interprétation a une dimension cognitive, elle n'existe pas sans sa mise en œuvre pratique : c'est à fleur de peau que s'incarne une représentation sociale.

Pour rendre compte de la possibilité du changement social assurée par l'activité interprétative inhérente à l'interaction, nous nous intéresserons tout d'abord au rapport entre structure contraignante et interprétation au sein de l'interaction goffmanienne : où localiser l'activité si l'interaction est normée par une syntaxe ? Pourquoi la syntaxe

⁵ *Ibid.*, p. 191.

⁶ Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, trad. de A. Kihm, Paris, Minuit, 1974, p. 9.

toujours déjà donnée du *face-work* ne détermine-t-elle pas de manière mécanique les interactants ? Après avoir identifié le lieu et précisé la nature de l'activité présente dans l'interaction, nous nous demanderons dans quel cas cette activité peut être inventive et modifier les règles sociales pertinentes dans l'interaction. Si l'étude de l'activité interprétative permet de penser le changement social, comment comprendre ce dernier ? Est-il le fait du seul individu ou participe-t-il d'une logique sociale ?

Il s'agit au sein de ces deux moments d'établir que la rigidité de la syntaxe de l'ordre de l'interaction est la condition de sa paradoxale souplesse, de telle sorte que le social peut s'altérer depuis *l'ordre même de l'interaction*, en modifiant sa représentation par le jeu des participants.

I. Structure et interprétation dans l'ordre de l'interaction

Comment opérer un partage au sein de l'interaction goffmanienne entre la répétition et l'invention ? S'il s'agit pour nous de différencier la sociologie de Goffman d'une sociologie de la reproduction, il ne s'agit cependant nullement d'en faire une théorie de la création inédite et gratuite où les membres participants seraient libres de mettre en œuvre n'importe quelle interaction. En effet, cet ordre est doublement normé, d'une part par une syntaxe immanente, celle du *face-work*, et d'autre part par les modalisations de cette exigence selon les règles macro-sociales qui sont fonction du statut institutionnel de chaque participant et qui s'expriment dans leurs attentes.

Pourtant, Goffman se garde bien de dire que les interactions se répètent toujours à l'identique dans les mêmes situations : s'il y a incontestablement une stabilité, il y a également évolution, comme le montrent les changements qui interviennent dans les mœurs. Deux questions s'imposent. Quelle est la condition de possibilité de la souplesse immanente à l'ordre de l'interaction ? Sur quelle activité des interactants s'appuie-t-elle ?

A. Structure et contenu

Pour saisir la possibilité de cette souplesse immanente à l'ordre de l'interaction – autrement dit pour comprendre que la syntaxe de l'interaction ne la condamne pas à se répéter de manière morne et monotone – il faut prendre soin de distinguer la structure formelle immuable de l'interaction et son contenu. C'est dans la mesure où la structure ne détermine pas de manière mécanique son contenu que ce dernier n'est jamais fixé une fois pour toutes et peut changer. En effet, l'ordre de l'interaction comprend une structure de réciprocité, intangible dans son aspect formel, le *face-work*, et un contenu variable, la modalisation de cette face en fonction des exigences sociales de la situation. Il y a un espace de jeu entre la structure et son contenu. Le recours à la métaphore théâtrale employée par Goffman dans le tome 1 de *La mise en scène de la vie*

*quotidienne*⁷ est ici précieux : le choix de cette métaphore témoigne moins de la filiation du sociologue avec les moralistes du XVII^{ème} siècle et leur dénonciation du caractère hypocrite de la vie sociale que de son effort pour déterminer l'extension précise du jeu qui existe entre la structure et son contenu.

La question de l'articulation et du partage au sein *même* de l'interaction entre ce qui lui appartient en propre et ce qui résonne en elle de structures macro-sociales demeure le point aveugle de sa sociologie, auquel il n'a consacré que des éclaircissements fort embarrassés. Sa mise au point la plus nette se trouve dans « L'ordre de l'interaction », où il emploie le terme de couplage flou.

« C'est ainsi qu'en général (et toutes qualifications mises à part) ce qu'on trouve, au moins dans les sociétés modernes, c'est un lien non exclusif, un « couplage flou » entre des pratiques interactionnelles et les structures sociales, un déplacement des strates et des structures dans des catégories plus vastes, les catégories elles-mêmes ne correspondant terme à terme avec aucun élément du monde structurel, une sorte d'engrenage de diverses structures dans les rouages interactionnels »⁸.

Si Goffman se tient à l'écart de l'interprétation selon laquelle le niveau micro-social serait déterminé par le niveau macro-social puisqu'il s'agit d'un ordre *sui generis*, il n'adopte pas non plus la position inverse de Georg Simmel ou de Margaret Gilbert : le niveau micro n'explique pas tout⁹. La métaphore théâtrale du tome 1 de *La mise en scène de la vie quotidienne*, à condition de la prendre au sérieux et de ne pas l'analyser comme un ornement rhétorique, permet de préciser cette dépendance relative.

Il est possible, en effet, de repérer dans la représentation théâtrale un niveau de contraintes immuables, indépendantes du texte joué, propres à *toutes* les représentations : parler de manière audible pour le public, ne pas se livrer à une autre occupation que celle de jouer, laisser l'autre comédien enchaîner ses répliques, faire semblant, etc. Ces contraintes intangibles de la représentation comme représentation jouent le rôle d'une régulation fondamentale du même ordre que la syntaxe de l'interaction, le *face-work*. Si l'on suit la métaphore théâtrale, le texte qui existe indépendamment de la représentation, mais qui s'incarne dans le jeu des acteurs, correspond au niveau macro. La représentation théâtrale est la *synthèse* entre ces deux niveaux : les règles de la représentation comme représentation, et le texte. Lors d'une représentation, le texte est couplé, engrené, corrélé à ces règles syntaxiques de base, de la même manière que les règles macro-sociales sont mises en situation dans une interaction. Ainsi la métaphore théâtrale permet-elle de distinguer trois niveaux de

⁷ Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome 1 « La présentation de soi », trad. de A. Accardo, Paris, Minuit, 1959, 1973.

⁸ Erving Goffman, « L'ordre de l'interaction », *op. cit.*, p. 216.

⁹ Cf. *ibid.*, p. 208.

règles : la syntaxe pure du *face-work*, les règles macro-sociales et l'interface entre les deux, l'interaction située.

Si la syntaxe est une contrainte structurelle immuable, les manières de sauver la face, c'est-à-dire de modaliser cette structure en fonction de règles macro-sociales extérieures, varient. La définition de la face comme « image du moi délinée selon certains attributs sociaux approuvés »¹⁰ se décline en un sens large et en un sens étroit. La face au sens large est la manifestation de sa capacité à tenir un rôle social, c'est-à-dire le talent de l'agent. Il s'agit d'une compétence générative – la compétence sociale en général, immuable dans son indétermination – qui sous-tend des performances effectives. La face au sens étroit est, elle, le rôle exigé par la situation, c'est-à-dire le comportement normalisé par les règles sociales pertinentes dans la situation. En elle se réalise la synthèse de la face au sens large et des règles macro-sociales. Il y a subordination des deux sens : tel rôle précis est toujours indexé au talent général de l'acteur.

Or, si la capacité à jouer est la contrainte formelle et rigide de toute interaction sans laquelle elle ne pourrait pas se déployer, *elle ne détermine pas de manière nécessaire son actualisation dans un rôle particulier*. L'engrenage des structures sociales sur les interactions¹¹ ne doit, en effet, pas conduire à penser que certaines des règles de l'interaction *expriment* les structures sociales extérieures à une plus petite échelle, mais rend simplement compte du fait que les manières de sauver la face sont *choisies* par rapport à ces structures sociales, de même que les contraintes générales de la représentation théâtrale propres à son statut de représentation se déploient en fonction du texte : le comédien lors d'un aparté doit parler de manière suffisamment forte pour que le public l'entende, mais cette contrainte doit être modalisée par le statut du texte qu'il récite, par exemple la confidence. Ainsi s'avancera-t-il sur le devant de la scène, pourra-t-il éventuellement mettre sa main en porte-voix, et les autres comédiens sur scène feront comme s'ils ne l'entendaient pas. Chaque participant à l'interaction en face-à-face doit de même répondre à cette question délicate : *comment prendre en compte dans les manières pertinentes de sauver la face eu égard à la situation les distinctions sociales extérieurement valides ?*

Trois éléments doivent être distingués pour identifier en quoi consiste précisément cette prise en compte et pour comprendre la souplesse de cette modalisation.

1. Ce qui appartient de manière intrinsèque à la situation d'interaction, c'est-à-dire ses données physiques objectives, comme par exemple une file d'attente, une rencontre, une bousculade dans le métro.

¹⁰ Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, *op. cit.*, p. 9.

¹¹ Cf. Erving Goffman, « L'ordre de l'interaction », *op. cit.*, p. 216.

2. Ce que signifie mettre en œuvre la syntaxe du *face-work* en fonction de ces données objectives. Si l'on reprend les données objectives précédentes, on trouve l'ordre fixé en fonction de l'arrivée, les salutations et les excuses. C'est donc la situation dans sa configuration physique et spatiale qui offre les ressources pour sauver la face.
3. La manière dont ces exigences sont modalisées en fonction de structures sociales extérieures. Dans la file d'attente, on pourra laisser passer devant soi une vieille dame ; si l'on croise son supérieur hiérarchique et un collègue, on saluera d'abord le premier ; si l'on bouscule un enfant, on aura plutôt tendance à présenter des excuses à son supposé parent qu'à lui-même.

Ce troisième niveau n'est pas déterminé de manière mécanique par le niveau macro-social. D'une part, il est bel et bien interactionnel puisqu'il se saisit des ressources propres à la situation pour sauver la face, même si elles sont choisies en fonction de structures macro-sociales. D'autre part, il ne reflète pas terme à terme les structures sociales extérieures, puisque c'est le même comportement qui pourra être utilisé dans une situation de même type mais couplée à une autre structure sociale¹².

Ainsi, d'après cette typologie, peut-on définir la modalisation du *face-work* par les structures sociales, donc l'actualisation de la face dans un rôle, comme la *valorisation plus ou moins grande de la face* des personnes impliquées dans l'interaction. L'engrenage des structures sociales sur la syntaxe, ossature du rapport de réciprocité, consiste à *quantifier* ce caractère sacré selon une hiérarchie et une reconnaissance sociale des personnes, extérieures à l'interaction. En effet, le troisième élément de la typologie révèle que la face de la personne âgée est plus sacrée que celle du jeune, celle du patron plus que celle de l'employé, et celle du parent plus que celle de l'enfant. Si la prise en compte dans les manières pertinentes de sauver la face des distinctions sociales extérieurement valides, c'est-à-dire la quantification de la face, repose sur l'indépendance relative entre les deux niveaux, deux questions s'imposent alors : sur quelle forme d'activité repose-t-elle ? Comment l'activité peut-elle introduire du changement ?

B. L'interprétation comme médiation active entre la structure et le contenu

Il s'agit à présent de comprendre que cet espace de jeu entre la syntaxe et les règles macro-sociales est *le lieu de l'activité des interactants comprise comme interprétation*. Le modèle théâtral employé par Goffman est une nouvelle fois précieux. Il met non seulement en évidence la nature de l'activité qui se déploie entre la syntaxe et les règles macro-sociales, mais également la manière dont cette activité peut être porteuse de changement.

¹² *Ibid.*

Puisque les exigences sociales portant sur la façon de se comporter dans telle ou telle situation peuvent être comparées au texte d'une pièce de théâtre, il ne faut pas oublier que le texte demande à être interprété dans une représentation. Or, il sera interprété différemment non seulement quand il est joué par des comédiens différents, mais également quand il est joué plusieurs fois par le même comédien. Comment comprendre ce phénomène ? Il résulte de l'appropriation singulière du texte par le comédien. Sont en jeu au moins trois données : sa compréhension du texte et l'intention qu'il veut exprimer dans son interprétation, le caractère physique de son jeu, et ses relations avec les partenaires et le public.

Ces données permettent de comprendre les différences qu'il peut y avoir entre les représentations d'une *même* pièce, qu'elles soient données ou non par le même comédien, et la possibilité de variations et d'incidents. Un comédien peut conférer au texte une tonalité originale, oublier son texte, enchaîner plus ou moins vite ses répliques, en emprunter une par mégarde à un autre comédien, se prendre les pieds dans le décor et s'étaler de tout son long sur la scène... Si l'interprétation rend le théâtre vulnérable, elle en fait également un spectacle vivant où la stabilité du texte n'empêche ni les variations, ni les ruptures. Ainsi le texte est-il moins rigide qu'il ne pourrait paraître au premier abord. Certes, le comédien ne peut pas jouer sans texte, mais le texte lui-même est dépendant de l'interprétation qui en est donnée : bien qu'il lui soit irréductible, il s'actualise à travers elle. Quel enseignement tirer pour l'interaction de ce rapport entre le texte et son interprétation ?

L'évolution de l'œuvre de Goffman, avec notamment le virage épistémologique des *Cadres de l'expérience*¹³ en 1974, peut être lue comme une attention croissante portée à l'activité interprétative des membres de l'interaction, comme l'effort pour tirer toutes les implications de la théâtralité de l'interaction en s'intéressant à son ancrage cognitif. L'intérêt pour la procédure mentale sur laquelle repose l'interaction est commandé par la théorie de la signification qui sous-tend son analyse. *Comment est-on capable de définir la situation ? Pourquoi le comportement des autres fait-il sens ? Quelle est la procédure d'inférence mise en place ? Comment est-elle une motivation à agir ?* Or, l'interprétation dans sa double dimension, à la fois mentale et physique, permet de ressaisir de manière synthétique les différentes opérations impliquées dans l'interaction. L'interprétation peut être non seulement qualifiée de mentale, dans la mesure où il y a *interprétation des exigences de la situation* qui s'expriment dans les attentes de l'autre, mais également de physique dans la mesure où il s'agit *d'incarner dans son propre comportement ces attentes*. Elle articule croyances et rites sociaux en condensant différentes opérations : l'inférence causale de la signification, la conversion en impression et la motivation à agir conformément à l'autorité que cette impression exerce en moi. Dans l'activité interprétative s'abolit la frontière entre individuel et

¹³ Erving Goffman, *Les cadres de l'expérience*, trad. d'I. Joseph avec M. Darteville et P. Joseph, Paris, Minuit, 1991.

social. Bien qu'elle ait l'individu pour siège, elle le déborde : elle se déploie à *partir de croyances et de significations collectivement partagées* et s'exerce *sur les pratiques structurées en rites sociaux qui supportent ces croyances*. Mais dans cette activité s'abolit également la frontière entre mental et physique. L'interprétation est indissociable du jeu physique, puisqu'il n'y a de représentation qu'*incarnée* : la définition de la situation nous pousse, dans un seul et même mouvement, à agir conformément à ses exigences ; notre corps exsude des significations.

Dans *Les cadres de l'expérience*, Goffman s'intéresse aux cadres comme *schèmes interprétatifs* partagés par les interactants et mobilisés par eux lorsqu'ils agissent pour définir les situations dans lesquelles ils se trouvent et coordonner leurs actions. Mais précisément cette mobilisation n'est pas automatique : l'inférence de la signification de l'interaction, c'est-à-dire la mise en rapport de telle situation avec tel cadre, et la mise en œuvre de cette signification dans son comportement reposent sur une procédure mentale très complexe où l'activité interprétative apparaît comme le principe synthétique d'intelligibilité du partage commun et public de savoir-faire qu'est l'interaction. Ainsi l'activité est-elle bel et bien présente au cœur même de l'ordre de l'interaction, au cœur de cette institution sociale constituée par le flux des croyances incarnées dans le jeu des interactants.

Ces analyses donnent à comprendre que la prise en compte des exigences de la situation *n'est jamais mécanique mais toujours active*, et donc susceptible d'introduire variations et accidents qui peuvent modifier les attentes et les règles. Les exigences de la situation ne déterminent pas l'interprétation des acteurs, même si elles la contraignent. Le modèle théâtral, malgré les difficultés qu'il présente (notamment dans la distinction personnage/acteur récusée par Goffman), donne les moyens de rompre avec une conception de la norme déterminant de manière uniforme et extérieure les membres de la société.

« Le problème est que l'approche traditionnelle du contrôle social suppose une vue irréaliste et mécaniste de l'acte social, dont il faut nous affranchir si nous voulons parvenir à une analyse serrée de cette question »¹⁴.

Si l'on met en rapport les deux leçons de la métaphore théâtrale, il faut affirmer d'une part que le lieu susceptible de varier est l'interface entre la syntaxe et les structures macro-sociales, c'est-à-dire la quantification de la face, et d'autre part que cette variation s'actualise par l'interprétation des participants.

Reste à comprendre quelle activité interprétative peut introduire du changement. En effet, l'interprétation peut prendre trois visages : il peut s'agir d'une interprétation

¹⁴ Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome 2 « Les relations en public », trad. de A. Kihm, Paris, Minuit, 1973, p. 326.

respectueuse, d'une interprétation erronée, ou d'une interprétation subversive. C'est seulement dans la dernière que l'activité est porteuse d'une transformation.

1/ L'interprétation respectueuse est celle où l'inférence et l'incarnation dans son comportement se font selon les exigences de la situation. Le point capital ici est de souligner que le conformisme n'est jamais automatique et que l'activité est déjà présente à ce niveau liminaire. Puisque le statut institutionnel des personnes en présence dans l'interaction n'est pas immédiatement visible, il faut décrypter les signes. Si le sexe ou l'âge des personnes ne donnent généralement pas lieu à confusion, il est plus difficile de distinguer entre un policier en civil et un manifestant, entre un professeur et un auditeur libre, entre un D.R.H. et un contre-maître. Le déficit d'informations et le jeu entre la structure et son contenu impliquent de se mettre d'accord entre participants à l'interaction sur la définition de la situation, c'est-à-dire non pas sur sa dimension physique mais sur sa modalisation. Goffman prend en charge cette perspective dans le tome 1 de *La mise en scène de la vie quotidienne* : chaque participant revendique par son comportement, son langage, ses intonations et ses mimiques une définition de soi, c'est-à-dire un rôle et propose, ce faisant, une définition de la situation. Le choix de la face projetée est alors commandé par ce qui est jugé acceptable pour son interlocuteur. Si l'on choisit de s'exprimer d'une façon déterminée, parce que la tradition de son groupe ou son statut social réclame ce genre d'expression, reste à savoir comment ajuster ces projections à l'autre personne que l'on a en face de soi. Peut-elle considérer la définition de la situation proposée comme satisfaisante ? Par satisfaisante, nous entendons conforme à ses propres attentes et concordante avec les indices qu'elle a inférés, étant données la face qu'elle est en droit de revendiquer et sa valeur par rapport à celle de l'autre. Ainsi dans l'interprétation conformiste, le choix et la stratégie sur la projection de la meilleure face possible, meilleure au sens de plus pertinente, se font à partir d'une série d'opérations mentales destinées à identifier les distinctions sociales extérieurement valides et la manière de les considérer par rapport aux exigences du *face-work*. Si cette interprétation n'est pas inventive puisque la représentation qui a lieu est la représentation attendue, elle n'en est pas moins active. Cette activité des participants rend compte des différents styles de l'interprétation conformiste.

2/ L'interprétation erronée est celle où l'acteur pensait choisir la modalisation pertinente eu égard à la structure sociale extérieure impliquée dans la situation, mais commet une erreur d'interprétation. Il n'infère pas la bonne définition d'après les signes visibles (il confond une personne avec une autre en raison d'un manque de visibilité des signes de statut institutionnel, se méprend sur son statut, etc.) ou il échoue à incarner le rôle qui lui incombait (il commet un lapsus, son corps le trahit). Dans ce type d'interprétation, l'invention n'est que provisoire. Sitôt que l'acteur fautif se rend compte de son erreur, il témoigne de sa volonté à corriger l'infraction précédente et met en

place un rite de réparation. Il manifeste ainsi qu'il adhère et reconnaît la valeur des règles sociales pertinentes dans la situation.

3/ L'interprétation subversive est celle où l'acteur choisit une modalité autre que celle attendue en toute connaissance de cause. Modalité qui est une ressource de la situation mais en interface avec des structures autres que celles attendues. Contrairement à l'interprétation erronée, l'interprétation subversive n'en appelle pas à une procédure de réparation de la part de celui qui l'a mise en place. Ici l'invention est assumée comme telle par son initiateur.

Si l'interaction qui en résulte peut être rompue en n'étant pas acceptée par les autres partenaires, elle peut également s'imposer. Il faut alors distinguer deux cas :

1. Celui où la variation du caractère quantitatif est sans incidence sur les structures sociales extérieures remises en jeu. L'invention n'a donc lieu que dans l'interaction sans rejaillir au-dehors. Entrent dans cette catégorie, pour Goffman, le mouvement des droits civiques et les luttes féministes.

« (...) récemment, les Noirs et les femmes ont brisé de manière concertée la ségrégation qui leur avait été imposée pour accéder à certains lieux publics, obtenant en général des conséquences durables, mais sans que, au bout du compte, leur place dans les structures s'en trouve beaucoup modifiée »¹⁵.

Peut-être s'agit-il là d'un mécanisme pervers où les opprimés de la société se voient dédommagés de leur statut structurellement inférieur, de leur faible pouvoir économique, de leur exclusion des centres de décision, par de maigres compensations symboliques. À moins que l'on puisse penser que le constat pessimiste de Goffman n'est plus d'actualité et que les luttes militantes ont fini par payer.

2. Celui où la revalorisation d'une face par le traitement symbolique qu'on lui accorde modifie la place de celui qui la porte dans les structures macro-sociales. Ici le changement intervient par l'interaction. Il déborde le cadre de l'interaction pour rejaillir sur les structures extérieures. Goffman envisage cette possibilité à deux reprises dans son œuvre. Dans le tome 2 de *La mise en scène de la vie quotidienne*, il s'intéresse aux mutineries dans les écoles, les prisons et les ghettos, ainsi qu'au mouvement ouvrier et à celui des suffragettes.

¹⁵ Erving Goffman, « L'ordre de l'interaction », *op. cit.*, p. 218.

« L'individu qui déçoit certaines attentes peut l'emporter et amener les autres à accepter les nouveaux termes qu'il pose et la nouvelle définition de la situation qu'ils impliquent. Les enfants qui grandissent au sein d'une famille sont constamment engagés dans ce processus : ils négocient constamment l'octroi de nouveaux privilèges qui ne tardent pas à être considérés comme leur dû. Certaines mutineries dans les écoles, les prisons et les ghettos sont des illustrations du même thème, de même que les changements sociaux produits par le mouvement ouvrier et les suffragettes »¹⁶.

Dans « L'ordre de l'interaction », il mentionne le dynamitage des bonnes mœurs opéré par le mouvement hippie.

« Dans ce domaine (les remous qu'une doctrine peut susciter en rompant de façon systématique avec les conventions de l'habillement en public), les hippies américains et plus tard les « Chicago Seven » ont été d'intéressants émules. Les grands terroristes des modes de contact sociaux ont été au XVII^{ème} siècle les Quakers de Grande-Bretagne qui, d'une certaine manière (comme l'a récemment décrit Bauman), ont réussi à établir une doctrine qui s'attaquait directement aux dispositifs en place grâce auxquels les structures sociales et les valeurs établies pesaient de leur juste poids de politesse dans les échanges sociaux »¹⁷.

L'invention ne réside pas tant dans l'être même des interfaces que dans le choix de l'interface. Lorsque les suffragettes s'immisçaient dans le déroulement des scrutins, allant à l'isoloir et prétendant mettre leur bulletin dans l'urne, leur action n'était pas différente dans son déroulement physique de celle d'un homme allant voter. L'innovation résidait dans le choix de cette action alors que la structure sociale extérieure pertinente était celle de la minorité juridique des femmes. Elles proposaient une autre interprétation de la situation que celle attendue : le scrutin électoral comme situation à laquelle elles avaient le droit de prendre part en tant que femmes. Leur action consistait à rehausser le caractère sacré de leur personne en affirmant une égalité de droit. De telles innovations dans le choix de la membrane entre ordre de l'interaction et structures sociales extérieures sont susceptibles, même si ce n'est jamais automatique, d'introduire des modifications au niveau des structures et donc d'avoir des répercussions sur le plan politique. Telle est la portée subversive de l'inconvenance situationnelle.

II. La revendication égalitaire de l'ordre de l'interaction

¹⁶ Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome 2, *op. cit.*, p. 325.

¹⁷ Erving Goffman, « L'ordre de l'interaction », *op. cit.*, p. 219.

La question qui se pose alors est de savoir d'où et comment procède l'interprétation subversive. La présentation générale de l'activité interprétative a révélé que cette activité se déployait depuis l'individu en le débordant, puisqu'elle s'exerçait à partir de significations sociales sur des pratiques sociales. Reste donc à saisir de quelle logique sociale relève l'interprétation lorsqu'elle est impertinente.

Nous voulons mettre à l'épreuve l'hypothèse suivante : *une interprétation subversive s'impose lorsque les règles sociales extérieures entrent en contradiction avec la structure réciproque donc formellement égalitaire de l'ordre de l'interaction.* Celui-ci apparaît alors comme le point de résistance aux inégalités sociales. En effet, les différents exemples d'interprétation subversive mettent *tous* en évidence une revalorisation des faces. Une structure différenciée et inégalitaire est remise en cause au profit de l'affirmation d'une égalité de statut, égalité qui est formellement présente dans la structure de l'interaction en face-à-face.

Ce point est décisif pour comprendre que la subversion n'est pas tant une opposition de la liberté individuelle aux contraintes sociales, qu'une opposition d'une tendance du social à une autre, où le social tente de résoudre ses contradictions. Goffman adopte ici une position originale qui offre une troisième voie entre celle de Durkheim et celle de Foucault. Si Goffman, contrairement à Durkheim, identifie l'aliénation comme sociale et non comme naturelle¹⁸, il ne conçoit pas, à la différence de Foucault¹⁹, la révolte comme l'expression de la vie contre le social. Non, il s'agit bel et bien d'une opposition immanente à la société entre deux de ses tendances contradictoires, alors que dans les développements de Durkheim et de Foucault, reflets inversés, l'opposition apparaît comme un conflit entre la société et son autre. Chez Goffman, l'on peut certes parler d'une réactivité de la vie à ce qui vient la détruire, mais à condition de préciser qu'il s'agit d'une réactivité interne du social à son auto-fossilisation, que cette réaction implique une transformation et que vie et social coïncident dans l'interaction. Peut-être est-il alors possible de parler d'une création conservatrice, puisque le social doit se modifier pour se maintenir. Seule une invention interactionnelle *socialement fondée*, c'est-à-dire remettant en cause les règles macro-sociales à partir de la syntaxe elle-même sociale de l'ordre de l'interaction, peut être acceptée et s'imposer.

¹⁸ Cf. Emile Durkheim, « La détermination du fait moral », *Sociologie et Philosophie*, Paris, P.U.F., 2002, p. 79 et *De la division du travail social*, Paris, PUF, 1960, p. 381 : « (...) la liberté elle-même est le produit d'une réglementation. Loin d'être une sorte d'antagoniste de l'action sociale elle en résulte. Elle est si peu une propriété inhérente de l'état de nature qu'elle est au contraire une conquête de la société sur la nature. (...) En définitive, ce qui constitue la liberté, c'est la subordination des forces extérieures aux forces sociales ; car c'est seulement à cette condition que ces dernières peuvent se développer librement. Or, cette subordination est bien plutôt le renversement de l'ordre naturel ».

¹⁹ Cf. Michel Foucault, « Inutile de se soulever ? », *Dits et Ecrits*, tome III, Paris, Gallimard, p. 790-794, où le philosophe propose une analyse de la révolution iranienne. Il envisage une séparation radicale entre l'histoire naturelle et l'histoire sociale. Le délinquant, le fou et le peuple sont trois figures manifestant une vitalité irréductible aux normes sociales.

Pour comprendre pourquoi des structures macro-sociales contredisant l'égalité de l'ordre de l'interaction et sa structure réciproque en face-à-face, sont dommageables au social et suscitent une interprétation subversive, nous nous appuyerons sur la lecture de l'œuvre magistrale de Goffman, *Asiles*. Il s'agit de montrer que l'interprétation subversive est le lieu où le social tente de surmonter ses contradictions internes.

Durant un an, de 1955 à 1956, Goffman a fréquenté l'hôpital Sainte-Elisabeth à Washington qui compte plus de sept mille lits, pour « étudier d'aussi près que possible la façon dont le malade (vit) objectivement ses rapports avec l'environnement hospitalier »²⁰. Le propre de cette institution totale²¹ qu'est l'asile est de déployer une organisation qui n'existe pas dans la société normale. En sorte que Robert Castel, dans sa présentation à l'ouvrage, peut la qualifier d'expérimentation monstrueuse²² : celle de la mise en œuvre d'une organisation *radicalement inégalitaire* qui interdit les interactions en face-à-face pour une partie de ses membres. Le rapport hiérarchique entre l'autorité unique et les reclus rend presque impossibles les interactions entre internés dans le cadre officiel, tandis que celles qui se déroulent entre le membre expert du personnel et le reclus ne sont pas en face-à-face. Or, de manière remarquable pour le sociologue, les internés de l'asile – révélant en cela la vitalité du social et sa capacité à lutter contre ses propres tendances sclérosantes – vont nouer dans les marges de l'institution, des interactions. Par ces adaptations secondaires périphériques, réduites à un squelette élémentaire qui proposent une autre définition de la situation que celle imposée par l'institution, les reclus vont instaurer la réciprocité nécessaire à l'élaboration d'un moi consistant et à d'authentiques relations sociales.

A. La suppression des interactions en face-à-face

Dans l'asile, l'interné est privé de la possibilité de jouer les rôles différenciés constitutifs de l'identité, puisqu'au sein de l'institution totale, sa vie se déroule « en masse » : les occasions de s'extraire du groupe sont très faibles. Il ne peut nouer au sein des différentes activités que très peu de relations intersubjectives et il appartient à un ensemble appréhendé de manière uniforme par le personnel comme une entité globale. Les interactions dans la vie de l'institution s'exercent moins entre faces qu'entre une entité indifférenciée (les internés) et une équipe d'encadrement compétente (le personnel soignant). En outre, elles se déploient sur une seule scène. Alors que dans la

²⁰ Erving Goffman, *Asiles*, trad. de L. et C. Lainé, Paris, Minuit, 1968, p. 37.

²¹ Cf. la définition donnée par Goffman, *ibid.*, trad. mod., p. 41 : « On peut définir une institution (totale) comme un lieu de résidence et de travail où un grand nombre d'individus placés dans la même situation, coupés du monde extérieur pour une période relativement longue, mènent ensemble une vie recluse dont les modalités sont explicitement et minutieusement réglées ». Nous traduisons « *total institution* » par « institution totale » à la différence de la traduction française qui emploie l'expression d'institution totalitaire. Si cette institution est totalitaire, c'est dans sa prétention à prendre en charge *tous* les besoins des membres qui y vivent. Elle est totalitaire parce que totale.

²² Cf. Robert Castel, « Présentation », in *Asiles*, *op. cit.*, p. 31-32.

société normale, on ne peut sauver sa face qu'en sauvant celle de l'autre, dans l'asile la personnalité de l'interné est tellement dégradée qu'elle ne réclame plus aucune considération : *seul* l'interné doit manifester sa considération envers le personnel et absolument pas l'inverse. Ainsi, non seulement, les interactions sont réduites, mais en plus, elles se déroulent toujours dans une seule et même situation d'infériorité sociale qui peut être caractérisée comme une interaction entre une face consistante, celle du personnel, et un moi dégradé, celui du fou. Le seul rôle que peut et doit jouer l'interné dans le cadre unique de l'institution totale est son rôle de fou qui l'exclut de fait du cycle réciproque du *face-work*.

Goffman introduit le concept important de mortification pour justifier cette thèse. L'interné, condamné à ne vivre dans la vie officielle de l'institution qu'une seule situation – la situation thérapeutique de rencontre entre un malade dont la pathologie requiert des soins et un personnel compétent à même de les lui procurer – se voit privé de la possibilité de jouer les autres rôles qu'il pouvait interpréter dans la société normale. Le terme de mortification souligne ainsi, par la négative, la dimension vitale pour l'individu du pluralisme des situations, et donc des rôles consistants. Sans l'instauration de relations réciproques avec les autres, le moi ne peut se maintenir.

Mais cette suppression des interactions en face-à-face est aussi dommageable à l'interné *qu'au social*. En effet, pour survivre, une institution doit susciter l'engagement et l'attachement de ses membres ; ils doivent y adhérer par leurs croyances et leurs désirs. Or, engagement et attachement sont symbolisés par la participation publique à la vie de l'institution. Donc si les internés participent le moins possible et de manière simplement contrainte, c'est-à-dire passive à la vie de l'institution, si les relations sociales n'existent pas comme telles, mais sont réduites à des segments hiérarchiques polarisés dans une seule direction, l'institution risque de devenir une structure désincarnée, privée de son point d'application. Goffman souligne, sans équivoque possible, l'échec programmé d'une institution ne s'exerçant que par la contrainte.

« La peur de la sanction semble suffisante pour empêcher l'individu d'accomplir ou de ne pas accomplir certains actes. Mais il faut, semble-t-il, des stimulants positifs si l'on veut obtenir un effort personnel soutenu et de longue portée »²³.

Puisque les internés sont privés de face, et que la face est le produit de l'emprise de la société sur les individus, l'institution s'affaiblit, privée de la force vive des croyances et des désirs. Goffman n'hésite pas à la comparer à une mer morte²⁴. Or, c'est le social tout entier qui est menacé de léthargie dans l'asile puisqu'il n'y a qu'une seule

²³ Erving Goffman, *Asiles, op. cit.*, p. 235.

²⁴ Cf. *ibid.*, p. 115. La fonction socialement vitalisante de l'interaction qu'est l'adaptation secondaire est également évoquée par Robert Castel dans « Institutions totales et configurations ponctuelles », in *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit, 1989, p. 35 : « le peu de vie qui subsiste dans l'institution passe par le détournement de sa fonction officielle ».

scène.

Ce caractère doublement sclérosant de l'institution totale pour le moi et pour la société, les deux étant liés dans la synthèse opérée par la face entre intérêts personnels et intérêts collectifs, *suscite une réaction qui prend la forme d'une invention*, à savoir l'instauration d'interactions en face-à-face sous la forme d'adaptations secondaires dans les franges du règlement. Bien entendu, ce bénéfice est double. Pour l'interné et pour le social.

B. Les adaptations secondaires comme resacralisation de la face

Goffman examine cette réaction suscitée par l'institution dans la troisième partie d'*Asiles*, intitulée « La vie clandestine d'une institution totalitaire (des moyens de faire son chemin dans un hôpital psychiatrique) »²⁵. Par des adaptations secondaires périphériques, les reclus instaurent la réciprocité nécessaire à la construction d'une personnalité et à l'instauration de relations sociales dignes de ce nom. Goffman définit précisément les adaptations secondaires comme :

« toute disposition habituelle permettant à l'individu d'utiliser des moyens défendus ou de parvenir à des fins illicites (ou les deux à la fois) et de tourner ainsi les prétentions de l'organisation relatives à ce qu'il devrait faire ou recevoir, et partant à ce qu'il devrait être. Les adaptations secondaires représentent pour l'individu le moyen de s'écarter du rôle et du personnage que l'institution lui assigne tout naturellement »²⁶.

L'interné sous peine de mort morale cherche à trouver les moyens de se construire un moi satisfaisant²⁷, au sein de niches en marge de l'institution et de son traitement dégradant. Il refuse ainsi le statut qui lui est octroyé par l'institution et *propose donc une autre interprétation de la situation que l'interprétation officielle qui règne dans l'asile*. Il n'est pas un individu privé de face, jugé socialement incompetent et ne pouvant agir que dans une situation d'infériorité, mais une personne à part entière, dotée de valeur, pouvant nouer des interactions sur des scènes différenciées.

²⁵ Erving Goffman, *Asiles, op. cit.*, p. 227-374. Une version abrégée de cette étude avait été présentée au Colloque annuel de la Société américaine de sociologie (*American Sociological Society*) à Washington en 1957.

²⁶ *Ibid.*, p. 245.

²⁷ Goffman conclut explicitement son développement sur les adaptations secondaires par ce point. Il souligne « l'importance de ces adaptations clandestines pour la structure du moi », avant d'ajouter : « c'est dans les hôpitaux psychiatriques et les prisons que s'observe le plus fréquemment cette tendance à préserver une partie de soi de l'emprise de l'institution, mais cette pratique se rencontre également dans des institutions dont le caractère est moins contraignant et moins totalitaire. (...) Cette volonté de distanciation ne procède pas d'un mécanisme de défense accessoire, mais (...) constitue un élément essentiel du moi ». Cf. *ibid.*, p. 372.

« Il arrive qu'une adaptation secondaire devienne comme un refuge pour la personnalité, sorte de « churinga » dans lequel l'âme est censée résider »²⁸.

Il convient de prêter une attention particulière au terme anthropologique de « churinga » employé ici. Pièce de bois ou de pierre sur laquelle des images totémiques sont gravées, cet objet rituel chez les aborigènes²⁹ est perçu comme le corps d'un ancêtre ou comme son symbole, de sorte qu'il est censé abriter son âme. Cet objet matériel a donc un caractère sacré. Cette comparaison souligne la fonction de *rite* de l'adaptation secondaire, dont l'objet est la personnalité qui s'est nichée en elle : il s'agit de rendre un culte au moi des personnes impliquées dans la relation et de resacraliser leur personnalité profanée par l'institution. Les interactions en face-à-face que sont les adaptations secondaires se présentent ainsi comme l'occasion de prendre ses distances par rapport à ce moi dégradé en instaurant une barrière protectrice contre l'institution³⁰ qui délimite un sanctuaire inviolable. Goffman retrouve ici une des pierres angulaires de sa sociologie : le moi n'est pas une propriété individuelle toujours déjà donnée mais un résultat élaboré en commun dans l'entre-deux de la relation. Sans relation, il n'existe pas : les adaptations secondaires sont pour lui de l'ordre de la survie nécessaire.

« C'est lorsque l'existence se trouve réduite à un état quasi squelettique que se révèlent tous les procédés mis en œuvre par les victimes *pour donner à leur vie quelque consistance*. Planques, moyens de transport, zones franches, territoires réservés, matériaux nécessaires aux échanges économiques et sociaux constituent quelques-unes des conditions minimales nécessaires pour se construire une vie »³¹.

Au sein de la géographie clandestine de l'asile, de ses zones franches et de ses planques, les adaptations secondaires ont la structure d'échanges sociaux.

« Si un individu s'identifie à la situation dans laquelle se trouve un autre, ou à ses conditions d'existence, il peut être tenté de lui venir en aide ou de lui témoigner de la considération ; aux yeux de l'observateur, ce comportement constitue d'abord un signe, ensuite un symbole de solidarité. De tels signes ou symboles de sollicitude

²⁸ *Ibid.*, p. 99.

²⁹ Les premières mentions du churinga se trouvent dans les études ethnographiques consacrées aux Aranda par Strehlow, Spencer et Gillen. Elles ont été analysées par Marcel Mauss dans « Les tribus de l'Australie centrale et septentrionale », *Œuvres II, Représentations collectives et diversité des civilisations*, Paris, Minuit, 1969, p. 412-421, et dans « Les Aranda et Loritja d'Australie centrale I », *Œuvres II, op. cit.*, p. 434-439, ainsi que par Durkheim dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, P.U.F., 1960, p. 168.

³⁰ Cette notion de protection apparaît comme l'envers de la purification-dépouillement étudiée par Goffman lors de l'analyse de la mortification. La personnalité est ce qui habille l'individu.

³¹ Erving Goffman, *Asiles, op. cit.*, p. 358, souligné par nous. Goffman insiste sur le rôle de réaction nécessaire joué par les adaptations secondaires (forme que prennent les interactions en face-à-face dans l'institution totale), en soulignant qu'il y a d'autant plus d'adaptations secondaires dans une institution que celle-ci assigne ses membres à résidence, leur impose une participation forcée et ne leur offre aucun stimulant externe, c'est-à-dire aucune contrepartie donnant lieu à une valorisation. Cf. *ibid.*, p. 259.

sont en général payés de retour puisque la personne qui bénéficie d'un tel soutien nourrit le plus souvent des sentiments identiques à l'égard de celui qui lui vient en aide. Il existe donc, de fait, un échange de services désirés, généralement bien équilibré en raison du caractère égalitaire des relations »³².

Elles se présentent comme des relations privilégiées, telles les relations amoureuses, d'amitié ou encore de protection. On se prêterait de l'argent, des cigarettes, des vêtements, des livres, on s'efforcera d'être affecté ensemble dans un meilleur quartier d'enfermement, de profiter au mieux des failles du système, on se portera secours en cas de coups durs... Bref, le fou substitue une *interprétation de résistance* à l'interprétation imposée par l'institution de sa situation dans l'asile. Sa situation n'est pas celle d'un malade à la personnalité dégradée dont la seule initiative doit se borner à appliquer le règlement pour son bien, mais celle d'un homme qui conserve quelque autonomie, qui est susceptible de nouer des relations égalitaires avec les autres et de jouer des rôles différenciés. L'asile cesse alors d'être une scène unique, celle de l'institution totale, pour devenir un lieu fractionné. Goffman – en retrouvant dans les adaptations secondaires une structure équivalente à celle du don et du contre-don analysée par Mauss³³ – insiste sur la mise en place d'un cycle de réciprocité où la confiance joue un rôle fondamental.

Le bénéfice pour le social est alors évident. Alors que l'institution contribuait à créer un groupe sans véritable cohésion et sans vie dans la mesure où le statut indifférencié de ses membres les fondait en un magma indistinct, les adaptations secondaires modifient la structure du groupe en la différenciant de manière immanente par la personnalité qu'elles confèrent à ses membres. Relations égalitaires et réciproques entre internés, elles permettent à chacun de prendre du champ par rapport à la place que l'institution lui a assignée, tout en n'en bougeant pas. Ce faisant, elles revivifient la vie sociale de l'institution totale par l'invention d'authentiques relations entre faces porteuses de croyances et de désirs. L'aspect vivant d'une société est immanent aux relations concrètes de ses membres.

« La solidarité qui règne entre les membres de ces établissements a un pouvoir de réorganisation plus important : elle conduit des personnes appartenant à des catégories sociales différentes à se prêter à un soutien réciproque et à opposer une

³² *Ibid.*, p. 329.

³³ En effet, une fois n'est pas coutume, Goffman cite explicitement ses sources dans cette partie d'*Asiles*. Il se réfère aux *Structures élémentaires de la parenté* de Lévi-Strauss, à un article de Homans, « Social Behavior as Exchange », à un autre de Alvin Gouldner « The Norm of Reciprocity, mais surtout à l'« Essai sur le don » de Mauss, dont il suit très précisément l'argumentation sur deux points : (1) la structure de l'échange social a la même structure que celle du don décrite par Mauss en ce sens qu'elle est un mixte de liberté et d'obligation ; (2) les échanges économiques ne sont pas purement économiques et restent sous-tendus par cette structure.

résistance commune à un système qui a créé entre eux une intimité forcée et leur a imposé un seul et même destin »³⁴.

C. *La logique de l'interprétation subversive*

Les adaptations secondaires révèlent la *fonction sociale* de l'ordre de l'interaction : construire des faces suffisamment consistantes pour que les croyances collectives ne soient pas privées de support. Cette construction a pour condition une relation réciproque, une relation en face-à-face. C'est lorsque cette réciprocité est mise à mal que la structure rigide peut devenir une plate-forme de revendications qui remet en cause les règles sociales porteuses d'une trop grande inégalité en instaurant un autre type de relations. Pourquoi ? Lorsque les structures sociales contredisent à l'excès l'égalité formelle des faces impliquées par la réciprocité de la syntaxe de l'ordre de l'interaction, le social est en proie à une contradiction. Les valeurs sociales doivent en effet être soutenues et incarnées dans le comportement des individus, alors même qu'elles ne s'identifient pas à eux. Or, si des croyances dévalorisent le moi des individus au point d'être mortifères pour lui, elles sont par là même privées de leur substrat. Le moi ne doit pas être trop profané, faute de quoi le social lui-même est menacé. Dans l'interaction en face-à-face convergent ainsi intérêts sociaux et intérêts individuels : le social anime les individus en les valorisant et se vivifie en s'incarnant en eux. La syntaxe égalitaire de l'interaction est donc un élément essentiel à la vitalité du social. Le social meurt sans individus dotés d'une face conséquente. Leur place institutionnelle ne doit pas être incompatible avec le déploiement d'interactions en face-à-face : ils doivent être intégrés au social par l'existence de relations égalitaires entre eux et non de vecteurs hiérarchiques. Lorsque les règles macro-sociales normant la situation dans laquelle on se trouve, excluent du cercle de la réciprocité une catégorie de personnes en les privant de face, une interprétation subversive se met en place : l'interactant propose une autre modalisation du *face-work* que celle attendue, c'est-à-dire qu'il resacralise la face des personnes profanées, en couplant la mise en œuvre de la syntaxe exigée par la situation dans sa dimension physique avec des règles de statut institutionnel différentes de celles exigées. C'est alors que l'interprétation est susceptible de modifier les règles macro-sociales.

L'immense mérite de l'analyse de Goffman dans *Asiles* est de rendre intelligibles un certain nombre de comportements des internés qui pourraient paraître absurdes, en les insérant dans un cadre cohérent qui révèle la logique dont ils procèdent. L'intelligence à l'œuvre dans les adaptations secondaires manifeste une compétence sociale minimale inaltérable de la personne. Tout naturellement, Goffman parle de sens

³⁴ Erving Goffman, *Asiles*, *op. cit.*, p. 100.

pratique³⁵. Mettre au jour l'interprétation subversive au sein de l'hôpital psychiatrique révèle que *même* les individus qui en semblaient les plus privés possèdent une certaine intelligence sociale³⁶, flamme vacillante menacée à tout instant d'extinction mais qui n'en demeure pas moins allumée.

Au terme de cet article, nous espérons avoir montré que la rigidité de la syntaxe de l'interaction était la source de la paradoxale souplesse de cet ordre. En effet, puisque le *face-work* ne détermine pas la modalisation des faces mais exige uniquement une relation réciproque, il est susceptible d'évolution et apparaît non seulement comme un point de résistance aux tendances trop inégalitaires des institutions, mais également comme un moteur de transformation. La sociologie de Goffman apparaît alors comme une authentique sociologie de l'action, mais entendons bien de l'action sociale, d'une action qui se déploie en se réfléchissant dans l'activité interprétative des acteurs sociaux. L'interaction est indissociable d'une séquence d'opérations se déroulant dans l'espace de jeu entre la structure de l'ordre de l'interaction et son contenu. Il s'agit d'inférer la définition de la situation et de la mettre en œuvre dans son comportement, sans que l'on puisse faire le partage entre ces deux moments, entre le sens commun et le sens pratique. *À même la peau des acteurs, le social s'interprète lui-même*. Cette activité interprétative peut être conformiste, mais également subversive. La logique sociale dont relève l'outrage aux mœurs peut être qualifiée, d'après les différents exemples donnés par Goffman, *d'égalisation des conditions*. Goffman retrouve ici le diagnostic de Tocqueville sur le développement graduel de l'égalité des conditions comme trait marquant de la modernité, mais en le comprenant comme une auto-altération du social pour résoudre les tensions entre ses strates, et non comme un fait providentiel. L'égalisation est le mouvement par lequel le social réduit ses contradictions entre des règles institutionnelles inégalitaires, considérant comme quantité négligeable certaines catégories de personnes, et la nécessité où il est de posséder des membres dotés de face, donc valorisés socialement, pour pouvoir adhérer aux règles sociales. Sitôt que ces règles excluent un trop grand nombre de personnes, elles se voient affaiblies. C'est alors qu'il faut resacraliser les faces profanées. Mais si le social en crise doit se transformer pour se maintenir, l'interprétation subversive est peut-être plus conservatrice qu'elle n'en a l'air...

³⁵ Cf. *ibid.*, p. 356, souligné par nous : « Il faut (...) préciser que, dans la pratique, presque toutes les adaptations secondaires rapportées ici sont menées à bien par les malades avec tant de détermination, d'intelligence et *de sens pratique* qu'une personne étrangère, une fois le contexte connu, peut se sentir chez elle au sein d'une communauté qui présente plus de ressemblances que de différences avec toutes celles qu'il a pu connaître auparavant ».

³⁶ Sur ce point, cf. Isaac Joseph, « Le reclus, le souci de soi et la folie dans la place », in C. Amourous et A. Blanc (dir.), *Erving Goffman et les institutions totalitaires*, Paris, L'Harmattan, 1991, p. 88 : « L'intelligence sociale n'est pas morte pour autant. Elle résiste à l'emprise symbolique de l'institution totale et notamment à cette idée selon laquelle les tactiques de survie sont autant de symptômes. »